

**COMMENT POUVONS-NOUS ÊTRE ÉMUS
PAR LE SORT D'ANNA KARENINE ?***
Colin RADFORD

*'Que lui est Hécube, et qu'est-il à Hécube, pour qu'il pleure ainsi pour elle ?'
- Hamlet, Acte II, Scène 2*

1. Que les hommes se soucient du sort de leurs semblables, qu'ils prêtent quelque intérêt à ce qui arrive aux autres êtres humains, ou du moins à certains d'entre eux, et que cet intérêt soit chaleureux et bienveillant, il se pourrait bien que tout cela ne soit qu'un des faits bruts qui caractérisent la race humaine, quand bien même il serait un de ceux que nous qualifierions d'heureux. Par cela, je veux simplement dire qu'il est tout à fait concevable que les hommes aient pu se comporter d'une autre manière, et donc qu'il nous est possible d'être surpris par le fait qu'ils ne se comportent pas de manière différente. Ainsi, on pourrait imaginer un scénario dans lequel les hommes ne se seraient pas souciés de leurs semblables. Dans une telle situation, les mères ne nourriraient leurs enfants que par peur de la douleur qu'occasionnerait le fait de ne pas les nourrir, ou pour le plaisir que leur procureraient cette activité et celle de jouer avec leurs enfants, ou encore pour la fierté qu'elles pourraient en tirer. Ainsi, la mort d'un enfant n'inspirerait à sa mère qu'un sentiment semblable à celui que le propriétaire d'une voiture peut ressentir quand sa voiture est volée ou détruite dans un accident : il ne ressent rien pour la voiture, à moins d'être un grand sentimental, mais il n'en reste pas moins qu'il aurait préféré que cela n'arrivât pas et qu'il ressent une certaine tristesse.

Bien entendu, d'un point de vue biologique, il y a probablement de bonnes raisons pour que les hommes se soucient de leurs semblables, ou du moins de certains d'entre eux, mais ce n'est pas de ce point de vue dont je parle ici. Je parle uniquement d'un point de vue conceptuel, duquel nous pouvons concevoir que tous les hommes auraient pu être semblables à certains individus : incapables de ressentir quoi que ce soit pour qui que ce soit, si ce n'est eux-mêmes, alors que nous ne pouvons pas concevoir, par exemple, que tous les hommes aient pu être, comme certains le sont, des menteurs invétérés.

2. Ainsi, notre souci pour nos semblables et les sentiments qui vont

avec sont, dans le sens indiqué ci-dessus, des faits bruts. Mais que sont-ils ? Qu'est-ce qu'être ému par ce qui arrive à quelqu'un ?

Une réponse exhaustive à ces questions serait une très longue histoire, qui irait bien au-delà du problème particulier qui m'intéresse ici. Imaginez donc que vous êtes en train de lire le récit des terribles souffrances subies par un groupe de personnes. Si vous êtes un tant soit peu humain, il est impossible que cette lecture vous laisse de marbre. Un tel récit a toutes les chances de susciter ou de réveiller des sentiments tels que la colère, l'horreur, la consternation ou l'indignation, voire, si vous avez le cœur tendre, de vous émouvoir jusqu'aux larmes. Vous pourriez même en être profondément affligé.

Mais imaginez maintenant que vous découvrez que tout ce que raconte ce récit est faux. Si vous aviez été ému à sa lecture, vous ne pourriez que cesser de l'être. Si c'est pendant que vous avanciez dans le récit que quelqu'un vous a informé qu'il était faux, alors croire cette personne aura rendu toute larme impossible, à l'exception de celles que vous pourriez verser de rage. Si c'est après lecture que vous apprenez que tout était faux, alors vous considérerez qu'en ayant été ému aux larmes, vous avez été trompé et pris pour un imbécile.

Il semble ainsi que je ne puisse être ému par la détresse d'une personne qu'à condition de croire que quelque chose de terrible est arrivé à cette personne. Dès lors que je ne crois pas qu'elle ait souffert, ou soit en train de souffrir, ou qu'il lui soit arrivé quoi que ce soit dans le genre, alors il m'est impossible d'être ému ou de pleurer.

Nous ne sommes pas seulement tourmentés par le spectacle des tourments d'autrui car, à en croire nos propres mots, le seul fait de penser à ces tourments peut suffire à nous tourmenter, à nous affliger ou à nous émouvoir. Mais ici, 'penser' implique une croyance. Nous devons croire au tourment d'autrui pour qu'il nous tourmente à notre tour. Quand nous disons que penser à la souffrance d'autrui nous émeut aux larmes ou nous afflige, cela ne s'applique qu'aux situations dans lesquelles nous pensons ou assistons à une souffrance que nous croyons réelle, ou que nous avons de bonnes raisons de supposer comme telle.

3. A ce stade, vous voyez probablement où je veux en venir avec mon argument. Rapprochons-nous encore de sa conclusion : imaginez que vous êtes en train de boire un verre avec un homme. Il se met à vous

raconter une histoire atroce mettant en scène sa soeur et vous en êtes tout remué. Après avoir savouré votre réaction, il vous avoue qu'il n'a pas de soeur et qu'il a inventé toute l'histoire. Ce qui distingue ce cas des cas précédents, c'est que l'on peut dire que 'l'héroïne' de ce récit est fictionnelle. Néanmoins, comme dans les cas précédents, il vous est impossible de continuer à être ému une fois l'aveu fait. Certes, il est possible que vous soyez gêné de votre réaction, mais c'est précisément parce qu'elle indique clairement que vous êtes tombé dans un piège – ou alors vous pourrez être embarrassé pour celui qui vous a conté cette histoire et a osé se comporter d'une telle manière. Mais là encore il semble impossible d'être ému sans croire que quelqu'un a souffert.

Bien entendu, si cet homme vous prévient à l'avance que ce qu'il va raconter n'est qu'une histoire, vous pouvez décider de quitter les lieux, mais vous pouvez aussi décider de rester et vous laisser émouvoir. Mais n'anticipons pas trop.

Avançons tout de même : un acteur de vos amis vous invite à l'observer pendant qu'il fait semblant d'endurer une douleur et une souffrance extrêmes. Il se tord dans tous les sens en gémissant. Sachant qu'il est seulement en train de jouer, se peut-il que vous soyez ému jusqu'aux larmes ? Certainement pas. Bien sûr, vous pouvez vous sentir gêné, voire, au bout de quelques minutes, légèrement inquiet : "Est-il réellement en train de jouer, ou a-t-il vraiment mal ? Est-ce qu'il n'aurait pas perdu la tête ?" Mais tant que vous serez convaincu qu'il ne fait que jouer et qu'il ne souffre pas réellement, il vous sera impossible d'être ému par ses souffrances – il semble en effet improbable, et surtout absurde, que vous soyez ému aux larmes par sa représentation de la souffrance extrême. Au mieux, vous pourrez peut-être l'applaudir si sa prestation était convaincante ou critiquer celle-ci pour son manque de réalisme.

Mais imaginez maintenant qu'il vous dise être en train de jouer ou de re-jouer les dernières souffrances d'un ami, ou d'un Vietcong qu'il a lui-même tué. Dans ce cas, vous pourriez très bien être horrifié.

4. Si tout ce que j'ai dit jusqu'ici est correct, alors il n'y a rien de problématique dans le fait d'être ému par les romans et les pièces de théâtres historiques, les films documentaires et toutes les autres oeuvres qui mettent en scène et nous rappellent avec force les épreuves et les souffrances réelles de personnes ayant réellement existé. Dans de tels cas,

c'est à ces personnes que s'adressent nos émotions¹.

Ce qui semble incompréhensible, en revanche, c'est que nous puissions réagir de manière similaire au sort d'Anna Karénine, à la détresse de Madame Bovary, ou à la mort de Mercutio. Et c'est pourtant ce que nous faisons : nous pleurons pour Anna Karénine et compatissons à son sort, tout comme nous retenons difficilement nos larmes quand Mercutio meurt et souhaitons de manière absurde qu'il se soit conduit de manière moins impétueuse.

5. Mais est-ce vraiment ce que nous faisons ? Lorsque nous tombons nez à nez avec ce problème, il est tentant d'affirmer que, puisque nous ne pouvons pas nous inquiéter ni nous émouvoir de ce qui arrive à Anna Karénine, puisque nous ne pouvons ressentir de la compassion pour Madame Bovary, et puisque nous ne pouvons pleurer sur la mort du merveilleux Mercutio, alors nous ne faisons rien de tout ça.

Cette hypothèse est d'autant plus tentante que le simple fait de la considérer nous conduit à examiner plus en détail les réactions et les sentiments que déclenche, par exemple, la mort de Mercutio, et que cet examen ne peut que révéler que notre réaction à la mort de Mercutio diffère grandement de la réaction que nous pourrions avoir à la mort prématurée d'une de nos connaissances. Tandis que nous regardons Mercutio mourir, les larmes coulent le long de nos joues mais, comme O.K. Bouswa l'a fait remarquer², nous portons aussi cigarettes et chocolats à notre bouche, tout en chuchotant les uns aux autres, ou du moins à nous mêmes, 'Comme c'est merveilleux ! Comme c'est sublime !' et même 'Comme c'est émouvant !

'Or', pourrait-on dire, 'une personne réellement émue ne serait sûrement pas en état de faire des commentaires, et encore moins des commentaires admiratifs. Etre ému aux larmes est certainement une réaction globale qui rend impossible tout commentaire, même fait à soi-même. De même, il semble évident que la nature de cette réaction est telle

¹. Et pas au jeu des acteurs, qui suscite ces émotions, ni à l'acteur qui nous impressionne et qui suscite, entre autres, notre admiration. Cette distinction peut nous aider à comprendre pourquoi nous prenons plaisir aux tragédies : en plus du talent des acteurs et du metteur en scène, nous apprécions aussi ceux du tragédien. Ce qui est difficile à comprendre est pourquoi nous pleurons. Ici, je prends le contrepied du problème habituel : les gens sont souvent plus étonnés par le fait que nous puissions apprécier une tragédie que par le fait que celle-ci puisse nous ébranler. Sur ce point, voir l'essai de Hume, 'De la Tragédie'.

² Dans son essai 'The Expression Theory of Art', repris dans ses *Philosophical Essays*, p.29.

que tout commentaire inspiré par l'état de la personne ressentant cette expérience plutôt que par l'objet qui la suscite est un indice que ce n'est pas réellement cette expérience qui est ressentie. On peut en effet comparer cette situation à celle dans laquelle on se penche vers un ami pendant une pièce de théâtre pour lui souffler à l'oreille : "je suis complètement absorbé (envoûté, fasciné) par ce spectacle !"

Mais bien que nous ne puissions réellement ressentir de la peine pour Mercutio, nous pouvons être, et sommes, émus par sa mort. Si au théâtre il nous arrive de nous exclamer 'Comme c'est émouvant !' d'un ton admiratif, cela ne nous empêche pas d'être émus. Notre admiration a pour objet la pièce où la façon dont elle est jouée, et il est tout à fait possible d'être impressionné et d'exprimer cette admiration tout en étant ému.

6. Ainsi, nous ne pouvons pas dire que nous ne ressentons rien pour les personnages de fiction, ou nier que nous sommes parfois émus par ce qui leur arrive. Les larmes que nous versons pour Mercutio sont réelles. Ce ne sont pas des larmes de crocodile : ce sont des larmes qui sortent malgré nous, et pas à cause de la fumée de cigarette qui flotte dans les théâtres. Une boule se forme dans notre gorge, et elle n'a rien à voir avec ce qui peut se produire quand nous avalons une arête de travers. Nous sommes saisis d'angoisse quand nous réalisons ce qui est sur le point de se produire, et horrifiés quand cela se produit. Chez certains d'entre nous, l'angoisse qui nous saisit à la perspective de ce qui risque d'arriver au personnage d'un roman ou d'une pièce est telle qu'il nous est impossible de continuer. Dans ce cas, nous évitons le drame imminent de la seule façon qu'il nous est possible : en fermant le livre, ou en quittant le théâtre.

Une telle réaction n'est peut-être pas convenable, et il peut nous arriver d'avoir honte ou de nous sentir stupides d'avoir versé des larmes. Mais ce n'est pas parce que de telles larmes sont toujours inappropriées et marques de sentimentalisme, comme le serait par exemple le fait d'offrir à son chien un cadeau d'anniversaire. C'est bien plutôt parce que nous les percevons comme un manque de virilité : quoique toujours embarrassantes, elles pourraient être excusées à l'occasion d'une vraie mort, mais nous avons le devoir de les retenir en toute autre occasion.

Bien évidemment, les tragédies que nous trouvons dans les fictions ne font pas que nous émouvoir : elles peuvent aussi nous impressionner et nous plaire. Mais j'ai déjà essayé d'expliquer ces autres

réactions, et leur existence ne semble pas pertinente pour le problème qui nous occupe. Ce qui est inquiétant est que nous soyons émus par la mort de Mercutio et pleurions pour lui tout en sachant très bien que personne n'est mort pour de vrai, et qu'aucun jeune homme n'est tombé dans la fleur de l'âge³.

7. Ainsi donc, si nous pouvons être, et pour certains d'entre nous sommes, émus aux larmes par la mort prématurée de Mercutio et emplis de pitié par le sort d'Anna Karénine, comment l'expliquer ? Comment résoudre ou dissoudre le problème posé par ce comportement apparemment absurde ?

Première solution :

Quand nous lisons un livre ou, mieux encore, quand nous regardons une pièce et que la magie opère, nous sommes 'captivés' et réagissons comme si nous avions 'oublié' ou n'étions pas conscients que nous sommes juste en train de lire un livre ou de regarder une pièce. Plus précisément, nous oublions qu'Anna Karénine, Madame Bovary, Mercutio et les autres ne sont pas des personnes réelles.

Mais cette solution ne fera pas l'affaire. Elle traite les adultes comme des enfants. Ainsi, il est vrai que des enfants assistant pour la première fois à un spectacle de pantomimes ne comprennent pas exactement ce qu'il se passe. Les plus jeunes sont clairement et sincèrement terrifiés quand le géant arrive en scène pour tuer Jacques. Les plus hardis, eux, crient 'Attention !' et vont même jusqu'à essayer de

³. Mais c'est un autre problème de savoir pourquoi nous devrions trouver cela inquiétant. Certains pourraient encore penser qu'il n'y a pas vraiment de problème. Qu'ils imaginent alors le cas suivant. Un homme possède une peinture de genre. Elle représente un jeune homme tombant au combat (mais ce n'est pas une peinture historique qui représenterait quelque jeune homme ayant réellement existé mourant dans une bataille qui aurait réellement eu lieu). Cet homme nous dit qu'il trouve cette peinture émouvante, et nous comprenons ce qu'il veut dire par là, même si nous ne sommes pas forcément d'accord avec lui. Mais le voilà qui dit que, quand il regarde cette image, il ressent de la pitié, de la tristesse, etc., pour le jeune homme dans l'image. Certainement, une réaction aussi étrange serait pour le moins surprenante. Comment peut-il être triste de ce qui arrive au jeune homme dans l'image ? Mais imaginez maintenant que l'image soit une image mobile, c'est-à-dire un film, et qu'elle raconte une histoire. Dans ce cas, nous disons bel et bien que nous sommes tristes de ce qui arrive au jeune homme qui se fait tuer. Mais y a-t-il une quelconque différence entre ces deux cas qui non seulement expliquerait mais aussi justifierait des réactions si différentes ? Peut-être est-ce seulement parce que c'est la façon dont nous réagissons habituellement aux films que nous manquons de la trouver surprenante.

monter sur la scène pour intervenir.

Mais est-ce ce que nous faisons ? Crions-nous et essayons-nous de monter sur scène lorsque, lors d'une représentation de Roméo et Juliette, nous voyons que Tybalt s'apprête à tuer Mercutio ? Non. Et même si nous le faisons, un tel comportement serait extravagant, et en rien nécessaire pour que nous soyons émus. Si nous pensions réellement qu'une personne était sur le point d'être tuée, que ce soit le dénommé Mercutio ou l'acteur jouant son rôle, nous essaierions d'intervenir, ou du moins nous penserions qu'il est de notre devoir d'essayer. Nous serions, si ce terme vous convient, authentiquement horrifiés⁴.

En conséquence, il est faux que nous n'ayons pas conscience d'être 'seulement' en train de regarder une pièce mettant en scène des personnages de fiction, et notre problème subsiste.

Deuxième solution :

Bien sûr que nous ne perdons jamais de vue que Mercutio est seulement un personnage dans une pièce de théâtre, mais nous 'suspendons notre incrédulité' envers sa réalité. La direction du théâtre et le metteur en scène sont de mèche pour nous y pousser. Ils tamisent les lumières et cherchent de bons acteurs. Tout comme nous, ils réprimandent les spectateurs qui détournent sur eux notre attention et nous distraient en toussant. Et si, pendant une scène, un accessoiriste se faufile sur scène pour récupérer une chaise qui n'aurait pas dû être là, avant de se retirer d'un air penaud, notre réaction est anéantie. 'L'illusion' est brisée.

Tout ceci est exact, mais le paradoxe subsiste. Quand nous assistons à une pièce, nos pensées ne sont pas dirigées vers le fait qu'il ne s'agit là que d'une pièce. Nous ne passons pas notre temps à nous le rappeler – à moins précisément de chercher à réduire l'effet qu'a cette œuvre sur nous. Néanmoins, comme nous l'avons vu, nous ne perdons jamais conscience du fait que nous sommes en train d'assister à une pièce, et une pièce dont les personnages sont fictionnels, et cela même dans les moments les plus excitants et les plus émouvants. Ainsi, on ne résoudra pas le paradoxe par la seule mention d'une 'suspension d'incrédulité', bien qu'un tel phénomène puisse se produire et soit étroitement lié à la

⁴ Voir la *Preface to Shakespeare* de Johnson : 'Le plaisir procuré par la tragédie provient du fait que nous sommes conscients que tout est fiction; si nous pensions que les meurtres et les trahisons étaient réels, ils cesseraient aussitôt de nous plaire.'

question qui nous préoccupe.

Troisième solution :

Que les êtres humains puissent être émus par des histoires impliquant des personnages fictionnels est seulement un autre fait brut au sujet de l'espèce humaine. Autrement dit, les êtres humains auraient pu être différents (et nombre d'entre eux le sont, qui ne lisent pas de livres ni ne vont au théâtre, et s'ennuient les rares fois où ils tentent l'aventure).

Mais le problème qui nous occupe est que les gens puissent être émus par les souffrances fictionnelles malgré le fait brut que, dans d'autres contextes, la croyance dans la réalité d'une souffrance à laquelle ils assistent ou qu'on leur a rapportée est nécessaire pour qu'ils aient cette même réaction.

Quatrième solution :

Mais c'est précisément cette dernière thèse au sujet de notre comportement dans les contextes non-fictionnels qui est trop forte. Le paradoxe ne survient que parce que j'ai délibérément choisi comme exemples des cas dans lesquels la croyance est une condition nécessaire. Mais il y a de nombreux cas dans lesquels nous pouvons être émus aux larmes ou avoir une boule dans la gorge sans penser que quelqu'un est sur le point, ou même seulement risque de souffrir, de mourir prématurément, ou de vivre quelque autre mésaventure.

Mais est-ce vraiment le cas ? Une mère de famille apprend qu'une de ses amies a perdu un enfant dans un accident de la route. Quand ses propres enfants reviennent de l'école, elle est tellement soulagée qu'elle les prend dans ses bras et les serre contre elle si fort que l'on pourrait croire qu'elle en est en colère (est-ce parce qu'ils lui ont fait peur ?). Leur réaction est de lui demander quel est son problème. Peut-être n'obtiendront-ils pas de réponse cohérente, mais l'explication est sans aucun doute évidente. La mort de l'enfant de son amie a rendu plus réelle et plus proche la possibilité que ses propres enfants puissent être blessés ou tués, lui rendant peut-être ce risque plus saillant. Essayons un autre cas. Un homme est en train de lire un article dans son bureau quand ses pensées se mettent à vagabonder. Il se met à penser à sa sœur et, tout à coup, réalise que celle-ci prendra bientôt l'avion pour les Etats-Unis. Peut-être du fait de sa propre peur de prendre l'avion, il se met à imaginer

qu'elle prend l'avion et que celui-ci s'écrase, ce qui le fait frémir. Il imagine comment réagirait leur mère. Elle serait dévastée, inconsolable. Des larmes se forment au bord de ses yeux. Sa femme fait irruption et lui demande ce qui ne va pas. Il a l'air perturbé. Notre homme se sent gêné mais répond en toute honnêteté : "Je pensais à Jean et à son prochain voyage aux Etats-Unis et, euh, je me disais à quel point ce serait affreux s'il se produisait un accident – à quel point ce serait affreux pour ma mère." Sa femme de répondre : "Arrête de te comporter de manière ridicule ! Quel pleurnichard ! Et c'est en pensant à tout ça que tu t'es mis dans cet état ? Vraiment, je ne sais pas ce qui t'est passé par la tête, etc. etc."

Dans ce cas, la façon dont cet homme a réagi à ses rêveries et la façon dont il a été horrifié par la perspective de l'avion sa sœur s'écrasant sont bel et bien ridicules et sentimentales, mais elles sont faciles à comprendre et ne posent aucun problème. Car une telle réaction ne serait ni ridicule ni sentimentale si prendre l'avion était une affaire plus risquée que nous le pensons. Pour preuve, il suffit de changer l'exemple et d'imaginer que la sœur de notre homme souffre d'une maladie grave. Elle ne ressent pas encore de douleur, mais elle a un cancer et son frère pense à sa mort et à la façon dont elle affectera leur mère. Dans un tel cas, la conduite appropriée pour sa femme serait de le consoler et de lui prodiguer quelque bon conseil.

Ainsi, un homme peut non seulement être ému par ce qui est arrivé à quelqu'un, par des souffrances ou une mort qui se sont déjà produites, mais aussi par leur simple perspective. Plus grande est la probabilité qu'une chose affreuse se produise, plus nous sommes susceptibles de réagir avec sympathie, c'est-à-dire de comprendre et de partager sa réaction. A l'inverse, plus cette probabilité est petite, plus il est probable que nous ne réagions pas de manière aussi compréhensive. Et si un homme est ému jusqu'aux larmes par la perspective d'un événement improbable, comme la mort de sa sœur dans une fusillade, alors il y a de grandes chances pour que nous trouvions son comportement inquiétant et incompréhensible. Néanmoins, même dans un tel cas, nous aurions de nombreuses façons d'expliquer son comportement hors-norme. Par exemple, nous pourrions l'expliquer en termes de fausses croyances. Peut-être surestime-t-il la probabilité des accidents d'avion ou des morts par armes à feu, un phénomène qui à son

tour requiert et peut recevoir une explication. Ou peut-être que son seuil d'angoisse est plus bas que la moyenne. Là encore, une telle explication ne soulèverait aucun problème particulier, au sens où nous comprendrions ce qui se passe. Ou peut-être enfin pourrait-on imaginer que l'homme tire un certain plaisir à ressasser ce genre de possibilités et à se faire peur. Une telle explication, pour le coup, poserait problème d'un point de vue logique, car on pourrait se demander comment un homme tire du plaisir de la souffrance. Mais, peut-être du fait du léger fond masochiste que nombre d'entre nous partageons, cette explication a toutes les chances de paraître seulement choquante.

L'important est que le comportement de notre homme est au pire psychologiquement étrange ou moralement préoccupant. Mais, dans les deux cas, il ne soulève aucune difficulté d'ordre logique, pour la simple raison que les maux et les souffrances que cet homme considère sont susceptibles, même si la probabilité est infime, d'être vraiment subis par des personnes réelles.

On peut tester cette affirmation. Commençons par imaginer que l'on demande 'Que se passe-t-il?' à notre homme et que celui-ci réponde : 'Je me disais à quel point ce serait terrible si Jean n'avait pas été capable d'avoir des enfants – elle voulait tellement en avoir.' Sa femme : 'Mais elle en a eu. Six !' Notre homme : 'Oui, je sais, mais imagine qu'elle n'ait pas pu en avoir.' La femme : 'Mon Dieu ! Oui, ç'aurait été horrible, mais ça n'est pas arrivé. Comment peux-tu rester assis ici à passer ton temps à pleurer sur ce qui n'est pas arrivé, et ne risque plus d'arriver.' Elle devient un brin philosophe et ajoute d'un ton sarcastique : 'Qu'est-ce que tu comptes faire ? Pleurer pour elle ? Etre triste pour elle ?' Notre homme : 'Très bien ! Mais quand j'y pensais, c'était tellement vif que je pouvais imaginer ce que ça aurait donné.' Sa femme : 'Et que tu t'es mis à pleurnicher.' Notre homme : 'Oui !'

Nous ne pouvons rendre les larmes de cet homme compréhensibles (mais pas excusables) qu'en le condamnant à être une sorte de Walter Mitty, un homme dont l'imagination est si puissante et vive que, au moins l'espace d'un instant, ce qu'il imagine lui semble réel.

Mais imaginez maintenant que cet homme ne pense pas à sa sœur mais à une femme – plus précisément qu'il invente une histoire au sujet d'une femme qui prend l'avion pour les Etats-Unis et meurt, et de sa mère qui souffre, et tout ce qui s'ensuit. Cela lui donne la sensation

d'avoir une boule dans la gorge. Si ma thèse est correcte, cela pourrait sembler devoir impliquer que la façon dont cet homme réagit à l'histoire qu'il a inventée est encore plus mystérieuse et étrange que son émotion à la pensée que sa sœur aurait pu ne pas avoir d'enfants. 'Et pourtant', pourrait répondre quelqu'un qui n'a pas encore été confronté au problème philosophique, 'ce cas n'est pas vraiment très étonnant. Après tout, il pourrait bien être un écrivain qui commence par inventer ses histoires de cette manière !'

Mais c'est précisément la raison pour laquelle cet exemple ne peut pas nous aider. Il est trop proche des cas dont l'examen a donné naissance à notre problème, et leur ressemble trop⁵.

Cinquième solution:

Une solution suggérée par une remarque antérieure : quand nous pleurons pour Anna Karénine, nous pleurons pour les maux et les souffrances qu'une personne réelle pourrait subir ou que des personnes réelles ont véritablement endurés. Si la situation d'Anna Karénine ne tombait dans aucune de ces deux catégories, nous ne devrions pas en être émus.

Il y a du vrai dans cette proposition, mais pas assez pour en faire une solution. Car même si nous ne devrions pas pleurer pour Anna Karénine au cas où son histoire ne correspondrait ni aux souffrances subies par des personnes réelles, ni aux souffrances que pourraient subir des personnes réelles, il n'en reste pas moins que nous ne pleurons pas pour la souffrance de ces personnes, mais pour celle d'Anna Karénine. Ce qui nous émeut est ce qui lui arrive à elle, la triste situation dans laquelle elle se retrouve. Nous ne ressentons pas de compassion pour l'état dans lequel elle se trouve ou le sort qu'elle subit, ni pour son histoire ou sa situation, ni même pour d'autres personnes, réelles, qui subiraient ou auraient subi le même sort. Nous avons de la compassion pour elle, ressentons des choses pour elle, et c'est encore pour elle que nous versons nos larmes. Cette thèse paraîtra peut-être d'autant plus juste si l'on a à

⁵. Incidemment, je signale dans le but d'éviter tout malentendu que je ne considère pas toutes les réactions esthétiques d'un bloc. Je n'affirme pas, par exemple, qu'il soit nécessaire de croire qu'une histoire au sujet d'Harold Wilson est vraie pour la trouver drôle. Je dis juste que, mis à part dans les cas qui constituent des exceptions paradoxales (comme lorsque nous regardons des pièces, des films, etc. – y compris ceux mettant en scène Harold Wilson), il est nécessaire de croire qu'une histoire au sujet de Harold Wilson est vraie pour pleurer et ressentir de la pitié pour lui.

l'esprit la mort de Mercutio.

Mais, encore une fois, comment cela est-il possible, étant donné que nous savons que ni Anna ni Mercutio n'ont jamais existé et que toutes leurs souffrances n'augmentent en rien les souffrances du monde ?

Sixième solution:

Peut-être n'y a-t-il pas vraiment de problème. Il est tout à fait possible que, dans les situations non-fictionnelles, il soit nécessaire pour être ému de croire à la réalité de ce que l'on voit ou entend, ou du moins à la possibilité qu'une telle chose arrive réellement à quelqu'un. Mais, comme je l'ai admis volontiers, être ému à la lecture d'un roman ou au spectacle d'une pièce de théâtre n'est pas exactement la même chose qu'être ému par ce que l'on pense être arrivé pour de vrai – et il s'agit effectivement de deux choses bien différentes. Ainsi, il y a deux façons d'être ému et, peut-être, deux sens différents à l'expression 'être ému'. Il y a être ému (sens n°1) dans la vraie vie et 'être ému' (sens n°2) par ce qui arrive à des personnages fictionnels. Mais puisqu'il s'agit de deux phénomènes et sens distincts, on ne peut conclure du fait que la croyance en la réalité de la souffrance (ou autres maux) est une condition nécessaire d'être ému (au sens n°1) que cette même croyance est ou devrait être une condition nécessaire d' 'être ému' (au sens n°2). Ainsi, je n'aurais pas réussi à montrer que nous sommes face à un authentique problème, ce qui expliquerait peut-être pourquoi je n'ai pas réussi non plus à lui trouver de solution.

Mais bien qu'être ému par ce que l'on pense être en train d'arriver pour de vrai et être ému par ce que l'on pense être arrivé à des personnages fictionnels ne soient pas exactement la même chose, la différence n'est pas non plus si grande. Et c'est ce que ces deux situations ont en commun qui rend problématique l'une de leurs différences, le fait que la croyance dans la réalité n'est pas nécessaire dans la situation fictionnelle. Quant à la thèse douteuse selon laquelle 'être ému' aurait différents sens, elle ne saurait être tirée du simple fait qu'être ému dans la vraie vie diffère d'être ému au théâtre, au cinéma ou à la lecture d'un roman, sans compter que je la trouve contre-intuitive⁶. Mais même si l'expression changeait de sens en fonction du contexte, cela ne signifierait

⁶. Est-ce que le mot 'tué' a un deux sens différents dans 'Nixon a été tué' et 'Mercutio a été tué' ?

pas qu'il n'y a pas de problème. Il se pourrait très bien qu'«être ému» (au sens n°2) soit une notion incohérente, de telle sorte que notre comportement serait incohérent et que nous le serions aussi à chaque fois que nous sommes 'émus' (au sens n°2).

Quand, pour reprendre nos propres mots, nous sommes émus par la mort de Mercutio, nous semblons l'être en grande partie de la même façon et pour les mêmes raisons que nous le serions par la mort inutile d'un jeune homme. Nous voyons cette mort comme un gâchis (même si, bien entendu, il n'y a véritablement gâchis que dans le cas réel) et comme une 'tragédie', et il n'y a pas de doute qu'elle nous attriste – quand bien même cela me semble poser problème dans le cas fictionnel. Lorsqu'en assistant à la représentation de la pièce nous réalisons que Mercutio pourrait mourir ou, parce que nous avons déjà vu la pièce, qu'il est sur le point de mourir, il peut néanmoins nous arriver de nous dire 'Oh ! Non ! Faites que cela ne se produise pas !' (Il semble absurde de se dire une chose pareille, tout particulièrement si nous connaissons déjà la pièce, et pourtant c'est ce que nous faisons parfois. Cela fait partie de ce que je perçois comme posant problème.) Quand il est transpercé, nous grimaçons, le souffle coupé, avant de reprendre notre respiration, puis les plus sensibles d'entre nous pleurent tandis qu'il meurt.

En quoi notre comportement serait-il différent si nous pensions être en train d'assister pour de vrai à la mort d'un jeune homme, par exemple l'acteur jouant le rôle de Mercutio ? Premièrement, voyant que l'acteur jouant le rôle de Tybalt s'apprête à tuer son partenaire, ou du moins le craignant, nous pourrions essayer d'intervenir. Si nous n'agissions pas de la sorte, nous nous reprocherions de ne pas être intervenus. Après que la victime a été transpercée, nous pourrions aussi chercher de l'aide. Mais si nous étions convaincus qu'il n'y avait rien que nous ne puissions faire, ce qui est le cas quand nous assistons à la mort de Mercutio ou lisons ce qui arrive à Anna, et qu'il n'y avait rien d'inapproprié à continuer de regarder, alors ces différences comportementales de peu d'importance disparaîtraient. Là encore, nous nous dirions à nous-mêmes, mais aussi les uns aux autres, puisque toute considération de plaisir esthétique aurait disparu, 'Mon Dieu ! C'est terrible !' Et tandis que l'acteur gisant mourrait, peut-être en récitant le texte de Mercutio, soit parce qu'il l'aurait jugé approprié, soit parce que, n'ayant pas conscience de sa situation, il aurait le sentiment que le

spectacle doit continuer, là encore nous verserions des larmes pour le mourant et compatirions à son sort. Deuxièmement, et c'est important, notre réaction à la mort réelle serait probablement plus grande, plus intense et plus longue étant donné que, après tout, un véritable jeune homme a été tué et qu'aucun plaisir esthétique ne viendra se mêler à sa mort pour aider à la faire passer. Mais de telles différences ne suffisent pas à annuler la ressemblance entre les deux réponses et certains pourraient même dire qu'elles la présupposent.

Ainsi, il y a des ressemblances, et la ressemblance essentielle semble être notre sentiment de tristesse. Mais c'est précisément ce qui selon moi fait difficulté. Car nous sommes attristés, mais comment cela est-il possible ? De quoi exactement sommes nous attristés ? Comment pouvons-nous nous sentir authentiquement et involontairement tristes et pleurer comme nous le faisons tout en sachant que personne n'a souffert ou n'est mort ?

Insister sur la ressemblance entre être ému et 'être ému' ne revient pas à nier qu'il existe d'autres différences entre les deux phénomènes que le fait que la croyance dans un objet réel doit nécessairement être présente dans un cas mais est mystérieusement absente dans l'autre. Cependant, comme je l'ai déjà mentionné, certaines des particularités d'"être ému" ne font qu'ajouter au problème que ce phénomène pose. En effet, contrairement à ce que suggère la sixième solution, il n'est pas vrai que toute différence entre être ému et 'être ému' autre que celle concernant la croyance aura pour effet de réduire le problème conceptuel posé par le second phénomène. Par exemple, quand nous espérons que Mercutio échappera à la mort, il se peut que nous réalisons, parce que nous connaissons la pièce, qu'il doit mourir, sans quoi il faudrait que la pièce ait été modifiée ou que la représentation soit interrompue, ce que nous ne souhaitons certainement pas. Ainsi, non seulement notre espoir est vain, étant donné qu'il est nécessaire que Mercutio meure et que nous le savons⁷, mais en plus il cohabite avec le souhait que Mercutio meure. Une fois la mort passée, la façon dont nous

⁷. Bien entendu, voir un extrait d'un film d'actualité sur l'assassinat de Kennedy peut susciter le même genre de réponse : 'Ne le laissez pas se faire tuer !', et dans ce cas nous réalisons ce que notre réponse a de stupide, étant donné qu'elle est incompatible avec le fait que nous savons qu'il est déjà mort et que nous sommes en train de regarder un enregistrement de sa mort. Mais il n'y a rien au théâtre qui puisse être comparé au fait d'assister en direct à la mort de Kennedy. La mort d'un personnage est de tout temps irrévocable, hors de notre atteinte et de notre contrôle.

revenons sur cet événement diffère entre les deux cas. Dans le cas d'un homme réel, nous devrions continuer à nous sentir émus et à regretter ce qui est arrivé. Dans le cas de Mercutio, un tel comportement est peu probable et, si jamais nous reparlons après coup de sa mort, ce sera en disant 'Comme c'était émouvant', car nous ne sommes plus en train d'assister à la représentation ou d'y réagir. Ce n'est pas tant parce que nous réalisons après coup, mais plutôt parce que nous nous souvenons de manière appropriée que Mercutio n'est qu'un personnage, et qu'en tant que tel, pour ainsi dire, il naîtra et mourra à nouveau à la prochaine représentation. Nous ne perdons pas Mercutio quand il meurt comme nous perdriions l'acteur s'il mourrait.

Notre réaction à la mort de Mercutio est donc différente de notre réaction à la mort de l'acteur. Nous n'espérons pas simplement et sans arrière-pensée qu'elle n'arrivera pas, nous y répondons en partie de manière esthétique, et la détresse possiblement moins intense qu'elle suscite tend à disparaître avec la représentation.

Peut-être sommes-nous et ne pouvons-nous être émus par la mort de Mercutio que dans la mesure où, pour le temps de la performance, nous sommes 'pris au jeu' de la pièce et voyons les personnages comme des personnes, des personnes bien réelles, même si les voir comme des personnes réelles ne revient pas à croire qu'il s'agit de personnes réelles. Si nous y croyions entièrement, alors il serait impossible de distinguer notre réaction de celles que nous avons face à des objets réels, car nous croirions avoir affaire à des objets réels. Si nous étions pleinement et en permanence conscients d'être seulement face à des acteurs recrachant leur texte appris par cœur, alors nous ne serions pas le moins du monde pris au jeu et ne réagirions qu'à la beauté tragique de la poésie sans rien ressentir pour la mort du personnage. La difficulté est et reste cependant que la croyance, à tout le moins, n'est jamais complète. Une meilleure façon de l'exprimer serait de dire que, même lorsque nous sommes pris au jeu, nous gardons toujours à l'esprit que nous sommes en train d'assister à une pièce et que Mercutio n'est 'rien d'autre' qu'un personnage. Il se peut que nous nous comportions parfois comme des enfants, mais cela n'est pas nécessaire pour que naissent nos larmes.

Ainsi, le problème subsiste. L'intensité de notre réaction peut être proportionnelle à, entre autres, notre 'croyance' en Mercutio. Mais nous

ne croyons ni n'avons jamais besoin de croire que Mercutio existe pour de vrai pour pleurer sur son sort. De telle sorte que ce qui est nécessaire pour être ému dans d'autres contextes, c'est-à-dire la croyance, ne l'est pas dans ce cas, ce qui soulève une fois de plus la question : comment la mort de Mercutio peut-elle nous rendre tristes et nous faire pleurer si nous savons que sa mort n'est la mort d'aucune personne réelle ?

8. Me voici donc forcé de conclure que le fait d'être ému de certaines façons par les œuvres d'art, bien qu'il nous semble tout à fait 'naturel' et, de ce fait, parfaitement intelligible, implique de l'inconsistance, voire de l'incohérence.

Certains pourraient trouver une source de réconfort, ainsi qu'un argument en faveur de ma thèse, dans le fait qu'il existe d'autres situations dans lesquelles nous manquons pareillement de cohérence. Par exemple, il nous arrive de savoir que quelque chose est ou n'est pas le cas mais de nous comporter de manière spontanée, voire de ne pas pouvoir nous empêcher d'agir, comme si nous croyions le contraire. Ainsi, un joueur de tennis qui voit son tir se diriger tout droit vers le filet fera souvent un petit bond involontaire pour la balle faire passer au-dessus. Parce qu'il sait que son action ne peut pas avoir d'effet, il est tentant de conclure que ce saut est purement expressif. Mais quasiment tous ceux qui ont joué au tennis savent que ce n'est pas le cas. Autre exemple : il a déjà été remarqué il y a bien longtemps – était-ce par le Dr. Johnson ou par David Hume ?⁸ – que bien que les hommes aient de plus en plus tendance à concevoir la mort comme un sommeil sans rêve, ils continuent à en avoir peur. Certains pourraient répondre que cette peur n'est pas incohérente, car ce qui effraie ces hommes, ce n'est pas le fait qu'ils voient la mort comme un état déplaisant, mais la perspective de leur non-existence. Mais qu'y a-t-il d'effrayant là-dedans ? Il n'y a littéralement rien à craindre. Il est encore plus facile de voir ce qu'il y a d'incohérent dans le fait de craindre le sommeil de la mort sous prétexte que certaines choses nous manqueront. Nous n'avons pas part à la vie quand nous sommes morts, mais nous ne sommes pas non plus éternellement

⁸. L'un comme l'autre auraient pu faire une telle observation, bien que Hume considérât la mort avec flegme tandis que Johnson la considérait avec horreur. Mais c'est en fait à une de leurs contemporaines, Mademoiselle Seward, que revient cet honneur, *'il y a une façon de craindre la mort qui est clairement absurde, celle qui consiste à avoir peur de notre disparition, qui n'est pourtant qu'un long sommeil sans rêve'*. Dans : Boswell, *Life of Johnson*, à l'année 1778.

condamnés à souhaiter y participer. Et pourtant, les hommes craignent le sommeil sans fin et sans rêve de la mort, et cette crainte repose sur l'idée de tout ce qui leur manquera.**

* Cette traduction est publiée avec l'aimable autorisation de l'Aristotelian Society. Article original; Colin's Radford, "How can we be moved by the fate of Anna Karenina?" *Proceedings of the Aristotelian Society*, Supplementary Volumes, vol. 49, (1975), pp.67-93. Traduction par Florian Cova et Amanda Ludmilla Garcia.

** Nous remercions Guillaume Lequien pour ses commentaires sur une version antérieure de cette traduction.